

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence

- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

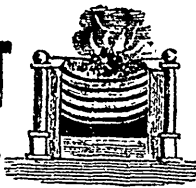
Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					



## SOMMAIRE DES MATIERES.

LE COLONEL DE SURVILLE ; ( suite ; )

### LE COLONEL DE SURVILLE.

HISTOIRE DU TEMPS DE L'EMPIRE.

1810.

—Pour Monsieur Anacharsis Boisseau ? Mais comment donc, je serai enchantée de faire connaissance : comme disent vos belles fournisseuses et sénateuses, reprit en riant la maréchale, puis elle ajouta, d'un ton plus digne et plein de bonté, vous savez Raoul que, quoi que disent les philosophes et les gazettiers, personne n'a moins de fierté que nous autres, ou plutôt que personne plus que nous n'est fier de compter avec le véritable mérite. Monsieur votre père était un très grand seigneur, et il se faisait gloire d'avoir pour amis l'excellent, le vertueux Tronchet, et notre charmant abbé Delille. Mon oncle ne me parlait jamais sans un touchant souvenir du bon Maréchal (1), qui fut pendant vingt ans son médecin et son ami. J'accueillerai donc Monsieur Anacharsis Boisseau comme il méritera de l'être, et, si je vous crois, il sera accueilli à merveille, quoique son nom grec et païen sonne assez mal à mon oreille chrétienne. Vous le savez, j'aime mieux les villageois que les bourgeois, mais j'aime encore mieux les bourgeois que les parvenus..

—Je vois avec peine que M. Boisseau n'enlève vos bonnes grâces, Madame la maréchale, dit Jérôme Morissec, duc de Bracciano, en s'inclinant d'un air sec et poli..

—Je sais la valeur des mots, Monsieur le duc, M. Colbert n'était pas parvenu... Il était arrivé... répondit la princesse de Montlaur, en se campant fièrement sur son grand cheval d'Espagne et du saint empire, comme disait sa nièce et en faisant sentir à M. de Bracciano, l'inconvenance de son observation ironique.

Voulant détruire cette légère cause de dissentiment, le colonel reprit gaiement,—je vous livre mon pauvre Boisseau, madame la maréchale, je

le confie à votre générosité et à la vôtre, ma cousine. Puis se retournant vers M. de Bracciano, il lui dit, en lui servant cordialement la main,—M. Boisseau est mon meilleur ami... Je n'ai pas besoin de vous faire de nouvelles recommandation, n'est-ce pas ?

—Soyez tranquille, mon cher colonel.

—Allons... adieu Raoul... Revenez-nous bientôt... Vous savez qu'à mon âge... On part quelquefois bien brusquement... dit la princesse de Montlaur souriant avec mélancolie.

—Il reviendra pour causer encore avec vous du pauvre soldat l'empereur, dit Jeanne, en tendant sa main à Raoul.

—N'oubliez pas mon protégé, dit le duc.

—Je n'oublierai rien, dit le colonel, en répondant à ces différentes marques d'amitié et en jetant un regard expressif sur sa cousine.

—Le soir même le colonel partit pour Vienne.

## CHAPITRE VI.

Anacharsis Boisseau avait accepté l'offre de Raoul. Il habitait son petit hôtel de la rue de la Victoire, en attendant qu'il eût acheté une maison à sa convenance.

Une nuit, il fut éveillé en sursaut, par son valet de chambre, qui vint lui annoncer qu'un courrier arrivait à l'instant de Vienne, portant une lettre très-importante du colonel.

Le courrier avait reçu l'ordre de faire la plus extrême diligence : il devait se présenter à M. Boisseau à quelque heure de la nuit qu'il arrivât.

—Ah ! diable !—dit Anacharis en se frottant les yeux,—quelle heure est il donc ?

—Deux heures du matin, Monsieur.

—Et ce courrier, où est-il ?

—Dans la salle à manger, Monsieur, où Glapisson lui fait du feu pour le réchauffer, car il pleut à torrent de la neige fondue.

—Cela m'inquiète ; qu'est-il arrivé à Raoul ? dit Anacharsis en passant sa robe de chambre.

Dans la salle à manger il trouva le courrier debout devant un grand feu, en compagnie de Glapisson, qui lui versait à boire.

C'est à peine si à travers la boue qui le couvrit, on pouvait distinguer les galons et la couleur de la livrée de cet homme, dont la figure joviale et hardie ne portait pas la moindre trace de fatigue.

En voyant entrer Boisseau, le courrier posa sur la cheminée le verre qu'il portait à ses lèvres, salua respectueusement Anacharsis, et lui remit la lettre de Raoul.

—Le colonel n'est pas malade, j'espère ? dit Anacharsis.

—Non, Monsieur... Dieu merci, M. le marquis se porte bien... Il m'a ordonné de crever dix chevaux s'il le fallait pour arriver plus tôt, de me reposer deux heures et de revenir à Vienne, si Monsieur avait une réponse à me donner.

—Peste, mon garçon, vous faites là un rude métier, dit Boisseau en décachetant la lettre.

Ah ! ce n'est rien, Monsieur, une fois je suis allé de Leipsick à Cadix sans m'arrêter, et pour faire marcher les postillons andalous, il fallait taper autant sur l'homme que sur la bête... J'y ai usé trois fouets... et les manches avec.

—C'est comme le colonel Ledoux, le brave des braves, le père du soldat, quand ces canailles d'alcades ne voulaient pas nous donner des vivres, sous prétexte qu'ils n'en avaient pas, il les forçait à manger des galettes de terre pour leur apprendre à se laisser surprendre sans vivres, dit Glapisson.

Pendant cette intéressante conversation, Anacharsis lisait rapidement ces mots tracés à la hâte par Raoul.

« Mes soupçons n'étaient que trop fondés... Herman Forster est un misérable ; il fait qu'il quitte à l'instant Paris... mais sans éclat. Il n'hésitera pas, lorsqu'il verra ses projets découverts ; pour lui prouver que je suis instruit de tout, tu n'auras qu'à lui dire ces deux noms : *Wilhelmine Butler* ; qu'il parte donc à l'instant de Paris pour Bayonne ; là, il recevra de nouveaux ordres... Comme une minute de retard peut être fatale, je compte assez sur ton amitié, pour te prier de te rendre à quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, chez Herman Forster... S'il manque d'argent, tu lui en donneras ; mais qu'il parte à l'instant, et devant toi. Le fils de mon coadjuteur, homme sûr et déterminé, l'accompagnera jusqu'à Bayonne, et restera dans cette ville pour le surveiller jusqu'à nouvel avis. Si Herman, chose impossible ! résiste à ces ordres, tu remettras à l'instant une des deux lettres ci-jointes à Mme la princesse de Montlaur ! et tu feras parvenir l'autre à l'Empereur, en la portant toi-même au grand maréchal du palais... Je n'ai pas le temps de te dire par quel miraculeux hasard j'ai surpris ce secret, tant j'ai hâte d'arracher *qui tu sais* à ces abemina-

bles machinations... Renvoie-moi mon courrier, dès qu'Herman Forster sera parti... Que je sois rassuré sur ce point... J'oubliais une chose importante. Un homme très-dangereux, nommé Pierre Herbin, doit fréquemment visiter Herman Forster.

« Dans le cas où ce dernier ne voudrait pas quitter Paris, dis à Glapisson de couper ses moustaches, de s'embusquer près de la maison qu'habite Herman, rue du Faubourg-du-Roule, n. 56, et de surveiller les gens qui peuvent y entrer, de remarquer Pierre Herbin, de le suivre et de te rendre compte de ses démarches. « Se voyant découverts, ces deux misérables pourraient tenter quelque dangereuse entreprise avant que le résultat que j'attends de ma lettre à l'empereur ne soit obtenu ; Glapisson surtout redoublerait de vigilance, s'il les voyait rôder du côté de l'hôtel de B. Ce Pierre Herbin a 60 ans environ ; il doit être boiteux. Une profonde cicatrice lui partage la lèvre supérieure en deux. Je crois faire un rêve en songeant à ce qui vient de m'arriver. Ma tête se perd dans ce chaos... Si le plus impérieux devoir ne me retenait ici, je serais à l'instant parti ; mais l'Empereur m'a chargé d'une mission de la plus haute importance, et ce n'est que dans cinq ou six jours que je pourrai l'avoir terminée.—Adieu, mon bon Anacharsis, adieu en hâte. N'oublie rien... de tout ceci... Il y va du sort de la personne que j'aime et que je respecte le plus au monde... Mon courrier est un homme actif, intrépide. Si tu ne me les renvoies pas immédiatement, utilise-le ; lui et Glapisson me sont très-dévoués et t'obéiront comme à moi. »

Anacharsis Boisseau, après avoir relu deux fois cette lettre, mit à part celles qui étaient destinées pour l'Empereur et pour la princesse de Montlaur, et dit au courrier : Vous ne repartirez pas jusqu'à nouvel ordre ; allez vous reposer ;—vous, Glapisson, d'après l'ordre du colonel...

A ces mots, Glapisson mit sa main à son bonnet de police et se tint au port d'armes.

—Vous aurez peut-être à couper vos moustaches pour n'être pas remarqué et mieux suivre un vieux drôle boiteux qui a de mauvais desseins.

—Contre mon colonel !

—Non, Glapisson, mais contre les amis de votre colonel, ce qui est la même chose. Plus tard je vous expliquerai cela.

—Suffit, Monsieur, quoiqu'il soit dur de couper ça ;—et il prit ses moustaches en soupirant.—Ça qui a été en Italie, en Egypte, en Espagne et en Allemagne. Pourtant, si le colonel le veut ça sera fait,

Puis, s'adressant à son valet de chambre, Boisseau lui dit de tout préparer pour sa toilette.

—Monsieur va sortir ? demanda Joseph, stupéfait.

—Sans doute, et vous allez dire au concierge d'aller à l'instant me chercher un fiacre : on en trouve toute la nuit à la porte de Frascati,

Une demi-heure après, Boisseau, bien enveloppé d'un manteau, monta en voiture, et dit au cocher d'aller rue du Faubourg-du-Roule, n. 56.

Pendant le trajet, Anacharsis se réjouissait de se trouver à même d'être utile à Raoul. Grâce aux détails que celui-ci lui avait donnés avant son départ, sur Mme de Bracciano, il ressentait pour elle un vif intérêt

Et puis il trouvait un certain orgueil à être chargé de cette affaire aussi importante que délicate ; il supputait déjà par la pensée les avantages qu'il devait trouver à rendre un tel service à Mme de Bracciano.

La nuit était sombre et orageuse, la pluie tombait à torrents.

Le fiacre arrêta devant le n. 56 de la rue du Faubourg-du-Roule, alors très-peu habitée.

Boisseau mit la tête à la portière, et vit une maison isolée, d'une misérable apparence.

De chaque côté s'étendaient de longs murs, que bornaient sans doute des jardins ; en face, c'étaient de vastes terrains inhabités.

—Hum ! se dit Boisseau, ça m'a tout-à-tait l'air d'un coupe-gorge. C'est bien la digne habitation d'un pareil scélérat.—Cocher, frappez.

—Où ça, mon bourgeois ? c'est une porte d'allée et il n'y a ni marteau ni sonnette.

—Alors frappez des pieds et des mains.

—Ah ça ! c'est donc pour éveiller un médecin ou une sage-femme, dit le cocher ?

—Frappez toujours... et cent sous pour votre course si on ouvre bientôt, car il fait un froid atroce...

.....

Herman avait le sommeil très-léger, il fut réveillé en sursaut par un coup assez fort donné à sa porte.

Il écouta, saisit d'une crainte involontaire.

Par un mouvement instinctif, il prit sous son traversin un poignard renfermé dans sa gaine, et, le cœur palpitant, il attendit un nouveau coup, croyant s'être trompé.

On heurta de nouveau à sa porte.

Herman essuya la sueur froide qui lui coulait

du front, et demanda néanmoins d'une voix ferme : Qui est la ? Que veut-on ?

—C'est un Monsieur très-pressé qui veut vous parler, dit le portier.

—Je me nomme Anacharsis Boisseau, dit une autre voix.—J'ai, Monsieur, une très-importante communication à vous faire.

Un peu rassuré, Herman laissa tomber son poignard, alluma une bougie, pria Boisseau d'attendre un instant, s'habilla et ouvrit sa porte, non sans une secrète émotion.

La physionomie de Boisseau offrait un curieux mélange de crainte, de suffisance et de curiosité.

Un moment il garda le silence, frappé malgré lui de la beauté, de la jeunesse, et surtout de l'air triste et candide d'Herman.

Il ne pouvait croire que cette mélancolique et charmante figure cachât un génie aussi pervers.

Malgré son malencontreux essai diplomatique, Boisseau, dans ce moment décisif, se sentait fort embarrassé d'expliquer le sujet de sa visite.

Il poussait de fréquents hum, hum en se débarrassant de son manteau le plus longuement possible.

Herman, surpris du silence que gardait Boisseau, lui dit de sa voix douce et perlée :

—Puis-je savoir, Monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler, et à quoi je dois attribuer une visite faite à une heure aussi indue ?

—Rien de plus juste, mon cher Monsieur, rien de plus juste, reprit Boisseau d'une voix un peu émue, car en jetant machinalement les yeux autour de lui, il venait d'apercevoir le poignard qu'Herman, dans sa précipitation à se lever, n'avait caché qu'à demi sous son traversin, et dont la lame aigüe et brillante étincelait dans l'ombre par un jeu de lumière.

Un homme qui couche avec un poignard—se dit Anacharsis—doit être capable de tout. Raoul a raison, malgré sa figure douce, c'est un tigre. Le portier est descendu, il a d'ailleurs fort mauvaise mine, cette maison est isolée et de sinistre apparence.

Ces réflexions mentales ne satisfaisaient pas la curiosité inquiète d'Herman.

Il reprit avec une sorte d'impatience.

—Je désire savoir, Monsieur, le but de votre visite... il est trois heures du matin, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. et il faut sans doute un motif grave...

—Très grave en effet, mon cher Monsieur, sans cela, je n'aurais pas pris la liberté de venir vous éveiller de si bonne heure.

—Parlez, Monsieur, je vous écoute.

Les hésitations de Boisseau recommencèrent. Par où devait-il aborder ce difficile entretien ? Enfin il reprit courage, appela toute son adresse à son aide, et dit à Herman d'un air à la fois paternel et mystérieux :

—Jeune homme... des protecteurs inconnus m'envoient vers vous... votre sort les a sensiblement touchés, ils veulent vous faire beaucoup de bien... Mais les circonstances sont telles qu'ils ne peuvent se livrer ici à toute leur bienveillance... pour que vous en ressentissiez pleinement les effets... il faudrait que vous fussiez hors de Paris...

—Je ne comprends pas un mot de ce que vous me faites l'honneur de me dire... Monsieur, dit Herman d'un ton froid, et jetant sur Boisseau un regard perçant qui parut très-sinistre à l'ex-diplomate.

Néanmoins il affecta une assurance qu'il n'avait pas et reprit :—Il me semble pourtant, mon cher Monsieur, que je m'explique très-clairement.

—Des protecteurs inconnus auraient la plus grande satisfaction à vous voir éloigné de Paris, séjour toujours dangereux pour les jeuns gens, et qui n'offre qu'un médiocre attrait aux personnes que la fortune n'a pas favorisés. Vos protecteurs nous conseillent, dans votre intérêt, pesez bien ces mots, Monsieur, ils vous conseillent, dans votre intérêt tout particulier, de quitter la capitale... de voyager dans le Midi... L'air y est très-salubre, le pays fort pittoresque... et Bayonne, par exemple, leur semblerait une résidence si convenable, qu'ils vous l'indiquent de préférence... C'est là—ajouta Boisseau d'un air mystérieux,—c'est là, jeune homme, que vous recevrez d'eux des marques, des preuves d'intérêt qui vous surprendront... qui auront droit de vous surprendre...

—Monsieur—répondit Herman, après un assez long silence—vous me paraissez un homme de bonne compagnie, et je ne puis croire que vous veniez chez moi, à trois heures du matin, pour vous jouer de moi. Vous êtes évidemment la dupe d'une méprise.

—Nullement, mon cher Monsieur, je ne crois pas m'être trompé vous êtes bien M. Herman Forster, employé comme secrétaire chez M. le duc de Bracciano, n'est-ce pas ?

—Je suis bien en effet Herman Forster, Monsieur. En cela vous ne vous êtes pas trompé, mais vous êtes dans une profonde erreur en me supposant des protecteurs connus ou inconnus... Il n'entre pas dans mes projets ni de quitter Paris ni d'aller à Bayonne.

Croyant faire un coup de maître et décider Herman par un argument sans réplique, Anacharsis tira de la poche de son gilet un rouleau cache-

té, et dit en le tenant bien en vue entre le pouce et l'index de sa main droite :

—La preuve, Monsieur, que tout cela est fort sérieux, c'est que ces protecteurs inconnus dont vous déclinez l'existence me chargent de vous remettre ce rouleau de cent napoléons. Cet argent est destiné à vos frais de voyage et à votre premier établissement à Bayonne... une fois là... vous ne savez pas ce qui vous attend,—dit Boisseau en posant délicatement le rouleau sur un coin de la cheminée, pensant avoir victorieusement triomphé de refus d'Herman ; puis il répéta d'un air confidentiel, en scindant pour ainsi dire ses paroles et en frappant légèrement sur le bras d'Herman :

—Non mon cher Monsieur, vous ne savez pas ce qui vous attend.

Herman fit un pas vers Boisseau, d'un revers de main dédaigneux il jeta le rouleau à terre ; les napoléons s'échappèrent et roulèrent sur le plancher.

—Comment, Monsieur ! s'écria Anacharsis.

—De l'or ?—dit Herman, en le regardant fixement, et dit ;—de l'or, Monsieur... Cela devient en effet fort sérieux... la somme est assez forte, et ceux qui vous envoient doivent avoir un grand intérêt à m'éloigner d'ici...

—Cet intérêt est le vôtre, mon cher Monsieur... Croyez-moi, ramassez cet or, et je vous aiderai, si vous le voulez... Profitez en, partez pour Bayonne, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

—Vous croyez, Monsieur ?

—J'en suis certain... J'ai la mission de vous accompagner jusqu'à la diligence. Faites ce qu'on vous demande... Ne vous opiniâtrez pas... dans une résistance inutile... Entre nous, voyez-vous, ce serait l'histoire du pot de fer contre le pot de terre...

—Vraiment ? et si je n'obéissais pas à ces protecteurs inconnus... Monsieur ?

—Et bien ! Monsieur, vous courriez de grands risques... ; d'ailleurs... vous vous rendrez à la raison, vous ferez ce qu'un vous demande... sans cela...

—Sans cela ?—reprit Herman, en attachant sur Anacharsis des yeux qui semblaient vouloir lire jusqu'au fond de son cœur.

—Sans cela—reprit vivement Boisseau, qui, autant par crainte que par impatience, voulait mettre fin à cette scène ;—sans cela, Monsieur, je vous forcerais à obéir en prononçant deux mots, deux simples mots.

—Ceci tombe tout à fait dans le roman, Monsieur, et ces deux mots... ; car je suis détermi-

né, vous entendez bien, absolument déterminé à rester ici.

—Prenez garde ! craig ez.... !

—Je crains peu de chose....

—Eh bien ! tent pis pour vous... Je voulais, par égard pour votre jeunesse, vous épargner sans doute d'humiliants souvenirs... ; mais vous m'y forcez...., ces deux mots sont... sont... Al-lons, au diable les noms allemands ?—s'écria Boisseau ; heureusement j'ai sur moi la lettre de Raoul.

Fouillant dans sa poche il tira la lettre du colonel, l'approcha de la bougie, et après avoir parcouru quelques lignes, s'écria, triomphant d'avance de l'effet qu'il allait produire.—Ces noms sont : WILHELMINE BUTLER !

—Wilhelmine Butler ! s'écria Herman, en devenant pâle comme un spectre et en arrachant la lettre des mains d'Anacharsis.

—Monsieur, c'est un indigne abus de confiance.

Et Boisseau, pourpre de colère, se précipita sur Herman pour reprendre cette lettre.

Dans la lutte, l'unique bougie qui éclairait cette scène s'éteignit et tomba.

Le flambeau de cuivre, en roulant sur les carreaux, rendit un son perçant et métallique qui retentit dans le profond silence de la nuit.

Saisi de crainte, Anacharsis cria au secours !

—Par la mort ! silence ! s'écria Herman à voix basse, en tâchant de reconstruire Boisseau dans l'obscurité.

Malgré le cri de Boisseau, le silence qui régnait dans la maison ne fut pas troublé ; seulement on entendit au-dessus du plafond de la chambre d'Herman un bruit sourd et brusque, comme si quelqu'un se jetait précipitamment en bas de son lit.

Fuis la même personne sans doute descendit pieds nus de l'étage supérieur, poussa la porte d'Herman, qui était restée entrouverte, et une voix creuse, enrrouée s'écria : Qu'y a-t-il donc ? Est-ce qu'on s'assassine ici !

—Pierre Herbin, c'est vous ! dit Herman.

—Oui, répondit la voix.

—C'est le boiteux... l'homme dangereux ! dit Boisseau, tout tremblant en se sentant saisi dans l'obscurité par Herman.

—Entrez vite, reprit celui-ci, je tiens l'homme. Rallumez la bougie, le briquet est sur la cheminée.

—Quel homme ? dit Pierre Herbin, en s'approchant.

—Un émissaire de cet infernal colonel, qui sait

tout ; mes lettres à Wilhelmine Butler sont surprises.

—Mille tonnerres ! dit Pierre Herbin, et au même instant, il fit jaillir une vive lumière d'une fiole phosphorique qui illumina de sa clarté verdâtre ses traits d'une laideur repoussante.

## CHAPITRE VII.

PIERRE HERBIN.

Pierre Herbin avait cinquante ans environ, une tête énorme recouverte d'une forêt de cheveux presque blancs, touffus et hérissés ; d'épais sourcils noirs couvraient à moitié ses petits yeux d'un bleu pâle. Sa figure hâve et terreuse disparaissait presque sous une barbe grise, courte et drue, qui n'avait pas été rasée depuis plusieurs jours.

Ses traits étaient sinistres, durs ; sa lèvre supérieure, fendue en partie comme le colonel l'avait écrit à Boisseau, rendait sa physionomie plus repoussante encore.

Dès que la bougie fut allumée, Pierre Herbin alla fermer la porte à double tour, pendant qu'Herman lisait avec anxiété la lettre de Raoul dont il s'était emparé.

Boisseau, saisi de terreur, s'écria :—C'est un abominable guet-à-pens ! Je vous somme de m'ouvrir cette porte ; vous n'avez pas le droit de me retenir ici !

Sans lui répondre Pierre Herbin alla en boitant près d'Herman, appuya sa hideuse figure sur l'épaule du jeune homme, et lut avec lui la lettre de Raoul, en souriant de temps à autre d'un air farouche.

—Wilhelmine Butler ! s'écria-t-il, après avoir parcouru quelques lignes. En frappant du pied avec rage.... il répéta :—Wilhelmine Butler ! Comment a-t-il pu la découvrir ? Mort et damnation ! je t'avais bien dit qu'il ne fallait pas écrire.

—Eh !—s'écria Herman, ne le fallait-il pas... pour ?—Et il dit un mot à l'oreille de Pierre Herbin.

—Alors,—s'écria celui-ci,—on convient d'un chiffre.

—On ne peut pas penser à tout... et surtout prévoir l'impossible,—dit Herman avec impatience.—Qui aurait jamais pensé que cet infernal colonel irait découvrir cette femme inconnue, cachée dans le plus obscur faubourg de Vienne ? ... C'est une fatalité... un hazard inexplicable, dont je douterais sans cette lettre maudite, ajouta-t-il en frappant du pied avec rage.

Depuis le commencement de cette scène, les traits d'Herman semblaient complètement métamorphosés ; sa physionomie, ordinairement si

ingénue, avait une expression dure et sardonique, et ses mains, presque toujours crispées, témoignaient de la violence de ses ressentiments.

Anacharsis Boisseau était toujours près de la porte qu'il essayait d'ouvrir ; ne pouvant y réussir, il frappa de toutes ses forces et cria au secours !

Soit que les deux hôtes de cette maison isolée fussent assurés de la complicité du portier, soit qu'ils fussent certains qu'il ne pouvait pas entendre les cris d'Anacharsis, ils ne firent aucune attention à ses clameurs et continuèrent de lire.

—Ah ! voici qui me regarde—dit Pierre Herbin, en arrivant au passage qui le concernait.—tout y est jusqu'au signalement, on dirait un rapport de préfet de police.

—Monsieur, Messieurs !! s'écria Boisseau, qui, voyant l'inutilité de ses tentatives pour sortir de ce guépier, commençait à être sérieusement alarmé—au nom de la loi, je vous somme de m'ouvrir cette porte... je vous promets à ce prix de ne pas dire un mot de cette indignée violence !

Herman et Pierre Herbin se regardèrent en silence, après avoir lu la lettre.

—Avant tout—dit Pierre Herbin, en faisant un geste significatif et en désignant Boisseau qui était derrière lui ;—il faut d'abord nous débarrasser de celui-là.

—Monsieur !! Messieurs ! s'écria Anacharsis... je proteste... je déclare... c'est une indignité... Je suis venu chez Monsieur en toute confiance. M. le colonel de Surville a bien voulu user de ménagement. Voulez-vous l'en faire repentir ?

—Il n'y a pas à balancer,—dit Herman,—sans paraître écouter Boisseau ; lui seul peut tout perdre, tout dévoiler.

Et ces lettres à l'Empereur, à la princesse de Montlaur !—dit Pierre Herbin.

—Nous le fouillerons... après... dit froidement Herman.

—Comment, après ?—s'écria Anacharsis.—Qu'est-ce que cela veut dire ? Ah ça mais, que complex-vous donc me faire avant ?

—Ce que nous comptons te faire, Monsieur l'ambassadeur, dit Pierre Herbin, en s'avancant lentement vers Boisseau d'un air farouche,—nous comptons te mettre dans l'impossibilité de parler et de nous nuire, quoique nous ne soyons pas des misérables, comme le prétend ton ami Surville.

—Malheureux ! voudriez-vous m'assassiner ? s'écria Boisseau, en joignant les mains avec terreur.

Pierre Herbin et Herman échangèrent un regard d'intelligence.

—Vous n'oseriez pas commettre un crime si abominable,—répéta Boisseau en pâlisant.

—C'est selon, dit Pierre Herbin, pendant qu'Herman semblait relire avec une attention devorante la lettre du colonel, et profondément réfléchir à quelques passages.

—Où sont d'abord les autres lettres que ce muscadin de colonel t'as envoyées ?—reprit Pierre Herbin.

—Vous pouvez me fouiller, je ne les ai pas ; elles sont restées chez le colonel...rue de la Victoire.

—Ah ! elles sont restées rue de la Victoire... sans doute... sous la garde de ce Glapisson, que tu dois détacher à mes trousses pour m'espionner.

—Elles sont dans mon secrétaire, dont voici la clé...

Pierre Herbin s'approcha d'Herman, lui dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci fit un signe d'approbation, mit sur une table du papier, de l'encre, une bougie, et se promena de long en large d'un air agité.

Pierre Herbin s'approcha de Boisseau, et, lui serrant le poignet comme dans un étau, il lui dit : Assieds-toi à cette table et écris....

—Mais....

—Ah ! pas de mais... mille tonnerres... je ne les aime pas....

—Mais que dois-je écrire, encore ?....

—Ecris à ce Glapisson que tu lui envoies la clé de ton secrétaire, et de venir t'apporter ici lui-même les deux lettres que le colonel t'a adressées, l'une pour la princesse de Montlaur, l'autre pour l'Empereur.

—Attirer ce brave homme dans un piège pareil... le faire assassiner peut-être,—s'écria résolument Boisseau—dussé-je périr mille fois, jamais ! jamais !

—Ah tu refuses, dit sourdement Pierre Herbin, et il passa devant les yeux d'Anacharsis la lame aiguë du poignard d'Herman. Regarde bien ceci.... Touche cette pointe.... écris, ou tu es mort !

Sans avoir un grand courage, Anacharsis Boisseau était incapable de faire une infamie par lâcheté ; malgré sa terreur, il aurait tout brave plutôt que de compromettre davantage les intérêts que le colonel lui avait confiés.

Heureusement l'ex-diplomate fut subitement éclairé par une idée lumineuse, par une réflexion pleine de bon sens.

Au grand étonnement de Pierre Herbin, qui brandissait toujours son poignard d'un air terrible,

Boisseau parut se rassurer peu à peu, se renversa sur le dossier de sa chaise, croisa ses mains sur son ventre, fit tourner ses pouces, regarda Pierre Herbin en face, et lui dit en haussant les épaules :

—Laissez donc là votre poignard... vous ne me faites pas peur... vous n'oserez pas m'assassiner. Mon fiacre est en bas ; un de mes gens l'a été chercher. Ne me voyant pas revenir, tout-à-l'heure le cocher frappera ici. Que lui direz-vous ? Que je le renvoie ? Bon ! Mais mes gens, inquiets de moi, ne me voyant pas revenir, iront faire leur déposition à la police ; on retrouvera facilement le fiacre qui m'a amené ici, il indiquera cette maison... Vous serez arrêtés. Aussi, maintenant je me moque de vos menaces comme de ça—et Anacharsis fit bravement claquer son pouce

Cette observation sembla faire quelque effet sur les deux complices.

—Allons... allons, dit Pierre Herbin, tu n'es pas trop bête pour ton âge. Tu nous donnes une idée, tu n'as rien à craindre pour ta vie... sois tranquille... nous te croyions plus poltron que tu ne l'es réellement, et nous espérions nous servir de ta peur pour obtenir les lettres que tu as encore... Ces lettres, nous les obtiendrons d'une manière ou de l'autre ; ça nous regarde ; quant à toi tu resteras enfermé ici jusqu'à ce que nous ayons terminé les affaires que tu espérais bien embrouiller.

—Ta... ta... ta,—reprit Boisseau avec une nouvelle assurance et fort enhardi par son premier succès,—vous ne me retiendrez pas plus prisonnier ici que vous ne me tuerez, l'inquiétude de mes gens serait la même, et le résultat le même aussi pour vous, grâce aux dépositions du cocher de fiacre. Or, j'ai fait mon droit et je sais à quoi sont condamnés ceux qui retiennent violemment les gens en charte privée, et vous m'avez l'air de gaillards trop habiles pour vous exposer à une pareille peine.

—Tu es bien honnête de nous supposer de l'inhabileté, Monsieur l'ambassadeur, et c'est parce que nous ne manquons pas d'habileté, que tu resteras ici.

—Laisse moi donc tranquille, dit Boisseau en haussant les épaules, c'est un nouveau piège que vous me tendez pour m'extorquer quelque lettre, mais vous n'y parviendrez pas ; votre plus court parti est de m'ouvrir la porte, mon cher Monsieur du Poignard, et vous, Monsieur Herman Forster. Croyez-moi, obéissez aux ordres du colonel et partez le plus tôt possible pour Bayonne.—En disant ces mots, Anacharsis s'était levé d'un air satisfait et se dirigeait vers la porte.

—Qui veut trop prouver, ne prouve rien,—dit

Pierre Herbin en lui faisant signe de se rasseoir.— Je te dis que tu ne sortiras pas d'ici. Je pourrais bien te prendre ta clé, aller rue de la Victoire demander les lettres à Glapisson de ta part part ou l'attirer dans cette maison, en lui disant que tu as besoin de lui ; mais il y aurait contre nous la chance des soupçons, des explications que je ne veux pas courir ; si Glapisson me gêne, je m'en débarrasserai par un autre moyen... Quant à toi, tu resteras enfermé ici... et puisque tu prends tant d'intérêt à ce qui nous concerne, je vais te rassurer sur la suite de notre violation du droit des gens, comme tu dis. Ecoute bien un plan, pas trop mal imaginé. Herman va prendre ton manteau, vous êtes de la même taille ; à la nuit noire le cocher de fiacre ne le reconnaîtra pas et le prendra facilement pour toi. Herman se fait tout bonnement conduire sur un boulevard désert, donne un louis au cocher et lui dit d'aller rue de la Victoire avertir les gens de ne pas s'inquiéter de toi si tu n'es pas rentré le lendemain, parce que tu es obligé d'aller à Versailles pendant un ou deux jours pour les affaires très-pressantes du colonel. Tes gens ont vu arriver le courrier, tu es parti au milieu de la nuit, rien ne leur semblera plus naturel que cette petite absence dans de si graves circonstances. Ils resteront donc tranquilles pendant deux jours ; ils commenceront à s'inquiéter le troisième et ne feront les recherches que le quatrième ; or nous sommes certains d'avoir exécuté nos projets, après demain au plus tard. Une fois cela fait, nous ne resterons pas une heure à Paris. Jusque-là, beau raisonneur, tu auras la bonté d'habiter un modeste logis situé ici près. Ne crie pas, ne te démente pas, cela ne te servirait de rien ; ce serait, comme tu le disais tout-à-l'heure, le pot de fer contre le pot de terre. Dans trois ou quatre jours tu seras libre ; tu vois que nous ne sommes pas si diables que nous en avons l'air. Je vois de l'or par terre... Je devine... c'étaient les frais du voyage de Bayonne. Eh bien ! avec cet or, car nous n'en avons guère, je te ferai de bonnes provisions, tu auras des journaux, des livres, tout ce qui pourra rendre ta captivité supportable. C'est bien le moins que nous fassions pour toi, qui empêche la ruine de nos plus chers desseins, ajouta Pierre Herbin d'un air goguenard.

Le malheureux Boisseau ne trouva malheureusement rien à répondre à ces menacés.

Le danger n'étant plus exagéré ne lui en paraissait que plus réel. Il prévoyait avec douleur que, faute d'être averti à temps peut-être par la lettre que Raoul avait adressée à la princesse de Montlaur, la duchesse de Bracciano allait être sans défense contre les mauvais desseins d'Herman Forster, qui avait ainsi un immense intérêt à obtenir d'Anacharsis.



Le moyen auquel ces deux misérables avaient recours pour y parvenir, était odieux sans doute, et passible de peines sévères ; mais ils semblaient avoir assez d'intérêt à réussir dans leur projet, pour braver ces punitions.

Quant à résister par la force, il n'y pouvait pas songer ; Pierre Herbin semblait très-vigoureux, malgré son âge, et cet homme, aidé d'Herman, devait rendre inutiles tous les efforts du malheureux Boisseau.

Après avoir pesé toutes ces chances, Anacharsis accepta, en soupirant, le sort auquel il ne pouvait échapper.

—Eh bien ! tu es convaincu maintenant, j'espère, dit Pierre Herbin.

—Je suis convaincu sans doute que vous êtes capables de cette violence. Pourtant si c'est la cupidité qui vous fait agir, je vous offre deux mille napoléons, à condition que vous me laisserez libre, et que vous partirez à l'instant de Paris.

—Ah ça ! tu nous prends donc décidément pour des misérables, dit Pierre Herbin.

—Allons, voyons... j'irai jusqu'à trois mille napoléons... Mais le fils du concierge du colonel vous accompagnera pour s'assurer que vous partez réellement—dit Boisseau, croyant apaiser ainsi les scrupules de ces hommes.

—Tu jures à quatre et à cinq mille napoléons, entends-tu, que tu n'obtiendrais rien de nous, voilà comme nous sommes, dit Pierre Herbin. Ah ça ! ton cocher doit s'ennuyer ; il s'agit de le renvoyer avec toi ou ton manteau ; c'est tout un ; mais avant il faut te mettre en sûreté ; ne fais pas l'enfant, tu n'es pas capable de nous résister ; et je te préviens qu'au lieu d'avoir des friandises, je te mettrais au pain et à l'eau. Nous avons ici une excellente cachette. Tu n'as pas besoin de savoir à qui elle était destinée. Seulement je dois te prévenir que, pour plus de prudence, tu n'auras d'autre lumière que celle que le bon Dieu donne à la nature. Es-tu prêt ?

—J'irai jusqu'à cinq mille napoléons ; je vous donne ma parole d'honneur de rester muet sur tout ceci.

Pierre Herbin haussa les épaules et dit à Boisseau.—Voyons, veux-tu me suivre de gré ou de force ?

—Vous êtes des infâmes !... Allons... marchez, je vous suis, dit Anacharsis, voyant tout espoir perdu.

Pierre Herbin prit la bougie, ouvrit la porte d'une sorte de petit cabinet situé d'un côté de l'alcôve d'Herman. Le fond de ce cabinet était garni de porte-manteaux chargés d'habits.

Pierre Herbin toucha, sans doute, une serrure

cachée, car ce qu'on aurait pris pour la muraille s'ouvrit comme le battant d'une large porte, et l'on put voir une petite chambre assez élégamment meublée, seulement éclairée par un jour de souffrance très-étroit, solidement grillé et si élevé, qu'en mettant sur le lit le seul fauteuil qu'il y eût dans cette chambre, on n'aurait pu y atteindre.

—Tu vois,—dit Pierre Herbin à Anacharsis, qui castrait avec précaution dans ce réduit,—tu vois que tu ne seras pas trop mal logé ; seulement il faudra te passer de feu... toujours pour plus de précaution. Tu auras la ressource de rester couché...

—Vous êtes donc sans aucune pitié ?—répondit ironiquement Pierre Herbin !—Peux-tu dire cela ? A quelle heure veux-tu déjeuner... à quelle heure veux-tu dîner ?

—Je déjeuner à onze heures, et je dîne à six répond Anacharsis, en soupirant profondément

—Vous serez servi, Monseigneur, et très-exactement,—dit Pierre Herbin en faisant un salut grotesque, et il referma la porte de cette cachette, formée d'une planche de chêne très-épaisse, et renforcée de plusieurs barres de fer....

.....

Ainsi que les deux complices en étaient convenus, Hermann s'affubla du manteau d'Anacharsis, sortit de la maison, monta dans le fiacre, se fit descendre sur le boulevard des Invalides après avoir, au nom d'Anacharsis Boisseau, donné ordre au cocher d'aider, rue de la Victoire, prévenir ses gens de ne pas l'attendre avant deux ou trois jours.

## CHAPITRE VIII.

### UNE VISITE.

Mme de Bracciano n'avait pas senti s'élever dans son cœur, le moindre soupçon contre Herman, en suite de son entretien avec le colonel.

Douloureusement affectée de voir calomnier celui qu'elle croyait si digne de son amour, elle avait attribué les paroles de Raoul à la jalousie, à l'envie.

L'affection de Jeanne pour Herman avait, pour ainsi dire, atteint à son paroxysme depuis qu'il lui avait raconté sa vie avec tant de candeur.

Depuis ce jour, (la veille de celui où Boisseau avait été enfermé dans la maison du faubourg du Roule), Mme de Bracciano méditait une grande résolution.

Incapable de commettre une faute, le divorce lui parut le seul moyen d'arriver à ses fins et de concilier son amour et ses devoirs.

Elle ne voulait prévenir Herman d'aucun de ses projets ; elle le croyait d'une délicatesse et d'une susceptibilité si grandes, qu'elle ne doutait pas qu'il ne s'opposât de tout son pouvoir à la détermination qu'elle voulait prendre.

Dans quelques circonstances où Mme de Bracciano avait indirectement soulevé cette question, Herman s'était prononcé si formellement à ce sujet, qu'elle le savait capable de s'éloigner à jamais, plutôt que d'être la cause d'une démarche toujours extrêmement grave pour une femme.

Quant à l'amour d'Herman, elle y croyait sincèrement.

Lorsqu'on aime avec candeur, avec dévouement, avec héroïsme, on est si heureux de ce sentiment, qu'on ne peut croire qu'il ne soit pas partagé. D'ailleurs, les regards furtifs, les demi-mots, les soupirs, les distractions, les rêveries d'Herman n'avaient pas échappé à Jeanne, et puis, sans ombrage, la seule conscience de ce qu'elle valait et de ce qu'elle était, lui suffisait pour être sûre de voir Herman accepter sa main avec ivresse, dès qu'elle la lui offrirait.

Mme de Bracciano n'avait aucun reproche à se faire, son mari vivait loin d'elle ; aucune sympathie, aucuns rapports d'âge et de caractère n'existaient entre eux. Elle l'avait épousé par dévouement pour sa famille ; le divorce était établi pour remédier à ces incompatibilités profondes qui succédaient au mariage. Quoi de plus loyal, de plus rigoureusement juste, que de demander à jouir du bénéfice de cette loi !

Les femmes seules sont capables de cette persistance opiniâtre de volonté. Elles seules sont capables de s'aventurer si courageusement au milieu des événements les plus incertains, sans conseil, sans appui, avec l'unique espérance pour guide.

Madame de Bracciano était d'un caractère singulier. Elle n'avait pas d'amie intime, elle haïssait les confidences. Le véritable amour vit de lui, pour lui et par lui. Elle ne parlait donc de ses projets à personne, attendant avec calme le moment d'agir.

Le lendemain de l'incarcération de Boisseau par Herman et par Pierre Herbin, Mme de Bracciano vit entrer chez elle d'assez bonne heure la princesse de Montlaur.

Celle-ci n'avait pas le moindre soupçon de l'amour de Jeanne pour Herman. Sûre de la solidité des principes de sa nièce, elle blâmait seulement chez elle un excès de pitié qu'elle trouvait mal placée sur cet étranger.

Néanmoins depuis quelque temps Mme de Montlaur avait remarqué un certain changement dans les habitudes de Jeanne ; ses accès de tristesse et de gaîté folle, ses mélancoliques rêveries,

et surtout la continuelle préoccupation où elle semblait plongée depuis le départ du colonel de Surville.

Raoul n'avait jamais caché l'admiration que lui inspirait Madame de Bracciano ; mais il s'était toujours montré si respectueux, si sincèrement dévoué pour elle, que la princesse de Montlaur ne doutait pas qu'il ne fût aussi épris de Jeanne que résolu à contenir son amour dans les bornes de la plus tendre amitié.

Mme de Montlaur connaissait trop le cœur humain pour ne pas avoir souvent songé aux difficultés, aux dangers de la position de sa nièce, belle, jeune, charmante et mariée à un homme qu'elle ne pouvait aimer.

On a dit comment, indiscretement instruite, à l'insu de sa tante, que le mariage qu'on lui proposait, pouvait rappeler d'un cruel exil deux de ses vieux parents et faire rentrer la princesse de Montlaur dans ses grands biens, Jeanne avait formellement, impérieusement voulu cette union.

Ignorant la cause secrète de cette détermination, sa famille ne vit dans cette conduite que le vif désir, assez commun aux très jeunes personnes, de se marier et d'avoir un grand état dans le monde ; et puis enfin, sans cette union, Jeanne restait très-pauvre, l'Empereur ne consentait à rendre les biens immenses de la famille de Souvry qu'à la condition expresse que leur héritière épouserait le duc de Bracciano.

Plus tard la princesse de Montlaur apprit par quelle courageuse abnégation Jeanne avait sacrifié son avenir au bien-être de sa famille.

Son admiration et sa douleur furent extrêmes mais le malheur était irréparable ; ces circonstances rendaient donc la position de Mme de Bracciano doublement intéressante aux yeux de sa tante.

Connaissant la noblesse du caractère de Raoul et l'éminente vertu de Jeanne, la princesse de Montlaur vit donc presque sans crainte se développer chez M. de Surville un amour vif et pur qu'elle croyait partagé par Mme de Bracciano.

Il faut prendre l'humanité pour ce qu'elle est et pour ce qu'elle peut, pensait la princesse. Jeanne remplit rigoureusement ses devoirs d'honnête femme ; elle a pour son mari les égards qu'elle lui doit ; sa conduite avec lui est irréprochable. Ce mari n'a ni ses goûts ni son âge ; il ne peut exister en eux aucune sympathie ; combien de jeunes femmes à sa place auraient failli !

Qu'importe donc qu'elle ait le cœur tendrement occupé ? L'homme qu'elle aime est en tout digne du sentiment délicat qu'il inspire.—Pour Jeanne, ce vertueux et touchant amour sera la sauve-garde la plus sûre contre les périls qui environnent une jeune femme.

Sans doute, cette manière de penser s'éloignait un peu de l'austère et rigide théorie du devoir ; mais les résultats que la princesse avait le droit d'en attendre assuraient le bonheur et la tranquillité de sa nièce.

Voyant donc Jeanne plus rêveuse, plus absorbée que d'habitude, depuis le départ du colonel, Mme de Montlaur sachant combien il y a de consolations dans une confiance même indirecte, venait tâcher d'enlever sa nièce à ses pensées mélancoliques, craignant aussi que M. de Bracciano ne s'aperçût de la tristesse de sa femme.

—Bonjour, mon enfant, dit affectueusement la princesse, en baisant Jeanne sur le front. Je viens vous faire une guerre abominable sur l'engourdissement où vous semblez plongée depuis quelques jours... Je veux vous dire mille folies et vous rendre honteuse en voyant qu'une vieille grand'mère comme moi est plus gaie que vous.

—Mais, ma bonne tante... je suis loin d'être triste...

—Allons... allons, est-ce que je ne sais pas combien ces beaux grands yeux là sont animés et brillants quand ils veulent ? est-ce que j'ai oublié le fin et charmant sourire de cette petite bouche, maintenant si vilainement boudeuse ? Voyons, qu'avez-vous, madame la duchesse ? Etes-vous jalouse des grandes manières de Mme la baronne Merluchon, ou de Mme la comtesse Bridou ? C'est qu'aussi ces belles dames là ont été *joliment éduquées*, et à la Jean Jacques, encore, s'il vous plaît, ce qui leur était bien facile, puisque leur père était premier laquais de M. de Girardin d'Armenonville, chez qui ce pauvre Rousseau recevait une hospitalité si délicate et si touchante.

—Non, ma tante, je ne suis pas jalouse de ces dames, dit Jeanne en souriant de la malignité de sa tante.—J'ai la modestie de ne leur rien enlever.

—Tenez, mon enfant, je ne me contente pas de cette réponse ; vous avez quelque chose, il faut que je sache ce secret ; je suis d'ailleurs dans un de mes jours de taquinerie et de méchanceté, qui fessait si grand peur à ce pauvre maréchal de Richelieu.—*Ah ! jurai ma commère*, me disait-il, dans son beau langage des Porcherons, où il s'était perpétué depuis la Régence : “ Que terrible femme vous faites ! v'la qu'vous allez m'ruchonner ! m'rabrouer ! Qu'èque vous avez donc conté moi ? Tenez, j'ai toujours eu du guignon avé l's' honnêtes femmes !”

—Et bien ! ma tante, dit en riant Mme de Bracciano, je vous dirai comme M. de Richelieu—Qu'avez-vous donc contre mon secret?... en admettant que j'aie un secret ? Et puis pourquoi êtes-vous dans un de vos jours de méchanceté ?

—Pourquoi... pourquoi—dit la princesse de Montlaur, oubliant un moment le sujet qui l'amena chez sa nièce,—parce que l'imprudence et la grossièreté me révoltent toujours, et que je viens ce matin de trouver l'occasion de beaucoup me révolter.

—Comment cela, ma tante ?

—Hier, mon homme d'affaires m'avait dit qu'il y aurait une démarche à faire auprès d'un Monsieur Bernard, propriétaire de bois qui longent les nôtres, enfin d'obtenir de lui le rachat de deux cents arpens qui nous avaient autrefois appartenu... Etant *l'impétrante*, m'avait dit *l'homme de loi*, je devais rendre visite à ce monsieur qui tenait absolument et opiniâtrement à me voir, et avait des occupations *trop conséquentes* pour se déranger ; je me résignai à aller chez ce *Monsieur Bernard*, pensant que je pouvais bien faire ce sacrifice pour vous laisser un jour votre belle forêt d'Anenis bien complète et bien carrée.

—Ma tante, dit Jeanne avec un accent de triste et touchant reproche !

—Que voulez-vous, mon enfant, mon ambition est là, pardonnez-la moi... Je me décide donc, et me voilà en route pour me rendre chez ce banquier riche à millions, m'avait-on dit. J'arrive, et pour premier chagrin, je le trouve installé rue Saint-Dominique, dans l'ancien hôtel de Clerambault, où j'avais autrefois passé ma vie ; les deux ailes étaient en pleine démolition et on mettait la cognée dans les beaux arbres séculaires de ce magnifique jardin planté par Lenôtre. Hélas, mon enfant, je ne sais pourquoi nous autres vieillards, nous éprouvons toujours une émotion pénible, en voyant abattre de vieux arbres. C'est une puérilité... Mais cela m'attriste et m'indigne ; enfin je traverse le grand vestibule désert et glacé ; en se renfermant, la grande porte vitrée résonne dans cet immense escalier, sonore comme une cathédrale, encore une pauvreté, mais ce bruit me fit mal, me parut lugubre, personne n'était là pour me recevoir ; je montai au premier. Je vis le mot *caisse*, écrit en grosses lettres sur la porte de l'anti-chambre de ce qui était autrefois les petits appartements de ma pauvre et excellente amie la duchesse de Clerambault. J'entre : quelques jeunes gens écrivaient dans une manière de cage grillée en fil de fer ; aucun ne se lève ; je ne suis guère d'un caractère ou d'un âge à être timide ; mais au premier abord, la grossièreté m'attère, et en face de certaines gens, je me sens aussi dépaysée que le serait un Parisien chez les Hurons... Je demande M. Bernard. Tous ces jeunes gens me regardent, et ma tournure de Mère-Bobie ne leur paraissant pas digne d'un grand respect, ils se mettent à me rire au nez pour toute réponse ; peurant le plus petit de la bande, éveillé

comme un singe, me répondit, en me montrant une porte.—Là, en face, Madame, M. Bernard est dans son bureau; et toutes ces jeunes têtes de se rabaisser sur leur pupitre. Vous allez rire, ma chère enfant, mais je vous assure qu'en tournant le bouton de cette porte dont les huissiers de la duchesse de Clerambault ouvraient autrefois les deux battants devant moi, je me sentais beaucoup plus embarrassée que lorsqu'il y a cinquante ans à peu près, à pareille époque, sortant du couvent, je me présentai dans le même salon pour faire mes visites de nocas avec le prince de Montlaur. . . . Enfin j'entre et je vois un gros homme coiffé d'une casquette, et écrivant devant un Bureau; il me regarde sans se lever, sans se découvrir; il me demande brusquement ce que je veux. . . Si la brutalité m'accable d'abord, je me révolte ensuite. Je veux d'abord une chaise, Monsieur, car mon âge commande, je crois, quelques égards.—Prenez-en une, et dites moi vite ce que vous me voulez, car je n'ai pas de temps à perdre, me répond ce maldotier.—Je m'assis, et lui dis:—Je viens, Monsieur, pour l'acquisition des bois voisins de la forêt d'Encenis.—Vous êtes la princesse de Montlaur? dit M. Bernard, en levant vivement la tête, et sans me saluer davantage, car que peuvent respecter les gens qui ne respectent pas la vieillesse?—Et bien, Madame, je suis enchanté de vous voir; vous voulez donc racheter le bois de Saint Surin?—Oui Monsieur.—Et alors, mon enfant, voilà cet homme qui se met à me faire des contes inimaginables sur les convenances de ces bois pour moi. Vous pensez bien que je ne voulais pas entrer en discussion avec cette espèce, et je lui disais toujours: Monsieur, c'est très-bien; mais le prix, le prix? Et M. Bernard de recommencer ses appréciations interminables. Nous en étions là lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et je vois entrer un affreux boiteux, d'une figure repoussante, qui va droit au banquier et qui lui dit brusquement—mes papiers.—Tiens, c'est toi, Pierre Herbin, (je ne sais comment j'ai retenu ce nom là) dit le Bernard en lui tendant la main, et ces deux hommes commencent à s'entretenir à voix basse comme si je n'étais pas là.—Ces deux figures basses me rappelaient, à en frémir, les citoyens de 93. Après quelques moments de conversation, le Bernard se leva, alla prendre dans une grande caisse en fer un volumineux paquet cacheté et le remit au vilain boiteux, en lui disant. Ils sont tels que tu me les a confiés, il y a trois ans. Au revoir, dit le boiteux, et il sortit.—Je ne sais pourquoi, mon enfant, ces mots il y a trois ans, en reportant ma pensée vers le passé, me firent penser à votre mariage, qui eut lieu à cette époque, et le souvenir de votre dévouement me jeta dans des pensées si mélancoliques, que j'oubliai de donner à cet impertinent banquier la leçon qu'il méritait, et

je terminerai l'acquisition du bois au prix qu'il voulut, et je sortis de chez lui sans qu'il se levât seulement.

—Quelle grossièreté!—dit Jeanne, indignée.

—Ma moqueuse nièce me dira que je vante toujours l'ancien régime,—dit en souriant la princesse.—Eh bien! autrefois. . . lorsque la femme de notre procureur, maître Dubois, venait nous quêter pour l'œuvre de Saint-Lazare, M. de Montlaur ne manquait jamais de la reconduire respectueusement jusqu'à son fiacre, et restait tête nue sur le perron jusqu'à ce que cette modeste voiture fût sortie de la cour d'honneur de l'hôtel.

A ce moment un valet de chambre de Mme de Bracciano lui remit une lettre.

Jeanne la lut. . . devint d'une pâleur effrayante, et avant que sa tante eût put lui faire une question, elle entra promptement dans sa chambre à coucher, dont elle ferma vivement la porte.

La princesse de Montlaur était encore plongée dans l'étonnement que lui causait la dit disparition de sa nièce lorsque M. de Bracciano parut dans le boudoir.

## CHAPITRE IX.

### LES LETTRES.

La lettre que Mme de Bracciano venait de recevoir était d'Herman.

Elle contenait ces mots :

Madame,

Voici les dernières paroles d'un homme qui a en vain lutté contre la fatalité; la force lui manque, il avoue sa faiblesse, il se résigne, il meurt avec calme et sérénité.

Quand j'étais enfant, j'ai quitté le bon ministre qui m'avait élevé, sans lui dire le douloureux secret de mon cœur; je ne veux pas quitter la vie sans vous dire le secret du seul bonheur que j'aie jamais ressenti. . . .

Dans ce moment suprême ma timidité s'efface.

Ne pas vous avouer la vérité. . . toute la vérité. . . me semblerait un crime.

Peut-être ma sincérité me vaudra-t-elle la dernière grâce que j'ose espérer de vous.

Du moment où le hasard me conduisit près de vous, je vous ai aimée, comme on aime Dieu, dès qu'il se révèle à vous.

Je vous ai pieusement aimée, vous sur votre trône resplendissant, moi à genoux, les mains jointes, perdu dans la foule.

Cet amour saint, ignoré, recueilli, avait pour moi des douceurs ineffables que la religion offre à ceux qui prient avec ferveur, avec conviction.

J'aimais pour le bonheur d'aimer, comme on croit pour le bonheur de croire, sans espérance folle et impie.

Au moment de paraître devant Dieu, je ne fais pas de comparaison sacrilège.

Dans sa pitié, dans ses bontés infinies, il choisit les âmes les plus nobles parmi les plus nobles, les plus pures parmi les plus pures ; il leur donne l'angélique mission de consoler ceux qui souffrent et qui l'implorant.

Oh ! je ne me suis pas mépris, j'ai toujours vu en vous le saint Archange, qui, me montrant le ciel, me disait :—Tes maux finiront bientôt.

Dieu m'a béni... au lieu de quitter la vie avec douleur et regret... je la quitte avec ravissement.

Je me suis épuré par les pensées que j'ai puissées dans ma sainte adoration pour vous... pour vous... vivant symbole de la grandeur et de la rémunération divine... !

Il me semble qu'une intelligence éihérée m'emporte vers des régions inconnues... A mesure que j'écris ces lignes, dont chaque mot est un pas vers l'éternité, les nuages qui obscurcissaient mon esprit, semblent se dissiper... Tout à l'heure... en commençant cette lettre, quelques faibles liens m'attachaient encore ici bas. Maintenant ils se rompent... je suis dans un milieu qui n'est déjà plus la terre... qui n'est pas encore le ciel... au-dessous de moi... la vie... l'humanité, ses passions vagues, confuses, amoindries... Ainsi, quand on s'élève dans les airs... les grandes villes... les lacs... les forêts... les montagnes se confondent en taches obscures... à peine visibles dans l'immensité...

Mon esprit monte vers Dieu... voire voix m'appelle... je vois l'aurore de l'éternité... mes yeux se ferment... Je suis ébloui... ..

Je sors d'un profond évanouissement.

Tout à l'heure je me suis demandé si j'existais. J'ai regardé autour de moi... j'ai passé mes mains sur mon front brûlant... j'ai relu le commencement de cette lettre.

Je me suis souvenu de tout.

J'ai en effet éprouvé une sensation étrange, profonde, indéfinissable... Tout en moi t'es-saille encore...

Il me semble que cela a été un rayonnement formidable... auquel a succédé une nuit d'abîme... une nuit épaisse et lourde qui m'oppressait... ..

L'esprit de l'homme est étrange.

Sa fantaisie le ramène du ciel à la terre... Tout à l'heure il m'a semblé entrevoir les pers-

pectives sans fin de l'immensité... dans l'éternité... Maintenant je pense avec délices aux moindres réalités de la terre... réalités charmantes que votre présence embellirait encore, comme l'éclat du soleil embellit un site déjà merveilleux...

Vous ne savez pas les rêves enchanteurs qui m'ont conduit au terme où j'arrive... .

Vous ne savez pas que vous m'avez rendu la vie impossible... par les songes d'or que votre pensée évoquait dans mon esprit.

Vous ne connaissez jamais, hélas ! le paradis dans lequel je vivais auprès de vous.

J'ai comme un pressentiment que ces visions m'apparaîtront de nouveau, quand je vais dormir du sommeil éternel.

J'ai toujours cru que, dans sa mansuétude, Dieu donnait à ceux qu'il voulait récompenser, le rêve de leur vie, pour l'éternité...

Le songe d'or de ma vie, c'était une retraite cachée comme un nid d'oiseau, au milieu de grands bois, de fraîches eaux, de solitudes profondes ; c'étaient de longues rêveries sur ces lacs que la lune argentait, et où nous glissions dans un frêle esquif, comme deux ombres heureuses.

C'étaient les douces et riantes causeries des veillées d'hiver, quand la flamme du sarment pétillait gaîment dans l'âtre, et que la bise mugit au-dehors.

— Dites... dites... la vie est-elle désormais possible, quand on a osé élever sa pensée jusqu'à ces enchantements ?

.....

Pardon, me voici plus calme, j'ai prié.

Je ne me sens aucune amertume dans le cœur, aucun doute, aucune crainte... Dieu m'approuve...

Je n'attenterai pas à ma vie, et pourtant demain, à cette heure, je ne serai plus.

J'ai compris vos dernières paroles... lorsque je vous ai eu raconté ma triste enfance...

Jeanne... vous m'aimez !... Oui, vous m'aimez... Je le sens aux aspirations que depuis deux jours m'exaltent au-dessus de l'humanité.

Jeanne... Rassurez vous... Je vais mourir, mourir au nom de cet amour que votre bouche n'a jamais avoué, que vos yeux n'ont jamais trahi, et que pourtant Dieu m'a révélé...

On dit que certains élus... sont avertis du moment de leur mort par une harmonie invisible et surnaturelle... qui les plonge dans une extase infinie.

Il en est ainsi de moi, Jeanne.

Les félicités radieuses que depuis deux jours s'éveillent dans mon âme, m'avertissent que mon heure est venue.

Le bonheur que je ressens aggrandit tellement mon cœur, qu'ici bas l'air me manque.

.....  
Pourquoi vivrai-je maintenant ?

Votre cœur généreux, votre âme noble et délicate comprendront les causes qui me rendent la mort si douce et qui désormais me rendront l'existence si amère.

Et puis, après une pareille lettre...oserai-je jamais reparaitre devant vous?...

Adieu...et pour toujours...adieu...

Une seule et dernière grâce...

Cette croix que je vous envoie, a appartenu à ma mère...C'est ce que j'ai de plus cher au monde...baisez la pieusement...Je vous en prie, et demain au point du jour renvoyez-la moi...mes lèvres glacées la presseront une dernière fois... ; elle vous sera remise et vous la garderez en souvenir d'HERMAN...

Priez pour lui!...

.....

La tournure mystique de cette lettre devait faire une profonde impression sur Mme de Bracciano, et la déterminer à la grave résolution qu'elle avait prise, si elle n'y eût pas été déjà décidée.

Au lieu de la jeter dans un douloureux accablement, cette lettre, qui révélait un amour si exalté, si religieux, lui causa les plus ravissantes émotions.

D'un regard triomphant, elle mesura la distance énorme que d'un mot elle pouvait faire franchir à cette âme abîmée dans un bonheur si désespéré.

Elle avait elle-même des susceptibilités trop délicates pour ne pas comprendre le sentiment qui dictait la détermination d'Herman.

Avec quel orgueilleux bonheur elle viendrait donc à lui pour lui offrir sa main, pour réaliser les rêves que ce malheureux enfant regardait comme impossibles ?

La phrase qui peignait la jouissance d'un bonheur calme et pur, au milieu d'une retraite paisible, avait fait délicieusement tressaillir Mme de Bracciano, qui détestait l'éclat, la vie brillante et tumultueuse à laquelle elle était condamnée.

Les sentiments qui avaient dicté cette lettre devaient produire un effet puissant sur Jeanne.

Ce malheureux enfant se résignait à mourir avec tant de douceur ! Il se faisait même la mort si belle en la parant de ses plus chers souvenirs ! Il y avait dans ses phrases sans suite un tel mélange d'amour et de pitié, de respect et de pas-

sion contrainte, d'espérance immortelle et de regrets amers, de confiance et de crainte, que Mme de Bracciano se décida sur l'heure à avoir une entrevue décisive avec son mari.

Par une de ces présomptions inexplicables dans le succès de ce qu'on désire ardemment, il ne lui vint pas une seule fois à la pensée que Herman pouvait mourir avant qu'elle eût pris la détermination qui devait lui sauver la vie.

Elle lui écrivit cette lettre à la hâte :

“ Vous ne mourrez pas...vous vivrez heureux  
“ ...Vous avez dit vrai...J'ai mission de vous  
“ combler de tout le bonheur que vous méritez...  
“ L'honneur, le devoir, me tracent une ligne  
“ dont je ne dévierai pas...Dans une heure vous  
“ recevrez un mot de moi...Tout sera décidé...  
“ Espérez tout...”

Cette lettre envoyée, Mme de Bracciano réfléchit quelques moments avant de se rendre auprès de son mari.

Dans son assurance aveugle, elle ne mettait pas en doute un instant que M. de Bracciano ne consentit seulement à un divorce ; vivant avec elle dans les termes les plus froids et les plus polis, il ne devait, pensait-elle, attacher aucune importance à cette séparation.

Elle le savait fort intéressé ; elle était décidée d'avance à lever au besoin toute difficulté en lui abandonnant ses grands biens, ne se réservant que la somme la plus modique, toujours suffisante pour vivre avec Herman dans quelque obscure et douce retraite.

D'un caractère noble et loyal, elle eut un moment la pensée de tout avouer à son mari, de lui dire qu'elle voulait épouser Herman Forster... mais elle pensa que si M. de Bracciano voyait cette séparation à regret, Herman, étranger, proscrit, sans appui, pourrait peut-être éprouver les ressentiments de sa colère : elle se décida donc à ne pas parler de lui.

Pourquoi, au moment de prendre une détermination si importante, Jeanne ne consulta-t-elle pas la princesse de Montlaur ?

Ce fut sans doute parce qu'elle savait l'antipathie de la princesse pour Herman, et ses idées inébranlables sur le divorce qu'elle regardait comme une monstruosité...

Comment Jeanne ne mit-elle pas un moment en question le consentement de son mari ? C'est qu'à force de caresser dans le secret et dans la solitude une idée qui vous est chère, on prend le désir qu'on a pour la raison : on oublie peu à peu les impossibilités qui peuvent renverser ce projet chéri, et on prend enfin l'absence de contradictions qu'on n'a point interrogés pour le manque de contradictions naturelles.

Madame de Bracciano ayant fait demander si son mari était chez lui, on lui répondit qu'il était dans le boudoir avec la princesse de Montlaur.

— Elle y rentra.

## CHAPITRE. X.

### LE DIVORCE.

La princesse de Montlaur était restée très-inquiète de la subite disparition de sa nièce ; elle ne put réprimer un mouvement de joie lorsqu'elle la vit reparaitre dans le boudoir.

M. de Bracciano arrivait des Tuileries. Il était en habit de cour. La magnificence de son costume contrastait vivement avec l'exiguité de sa taille, et avec l'expression rusée, sournoise, presque basse de sa physionomie.

Quoique la princesse ne fût pas instruite du grave sujet de conversation que sa nièce allait soulever, elle fut frappée de son air solennel et décidé.

Les joues de Jeanne étaient plus colorées que de coutume ; ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire ; elle se trouvait dans le paroxysme fébrile de ses grandes résolutions.

M. de Bracciano s'approchant de sa femme avec une politesse cérémonieuse, voulut lui prendre la main pour la baiser ; mais Jeanne, la retirant avec un mouvement plein de dignité, lui dit d'une voix dont elle ne pouvait maîtriser l'émotion :

— J'ai, Monsieur, un très-sérieux entretien à avoir avec vous... Vous permettrez que je donne des ordres pour que nous ne soyons pas interrompus.

— M. de Bracciano s'inclina.

— Mon enfant, je me retire, dit la princesse de Montlaur.

Un moment Jeanne hésita avant de laisser sa tante s'éloigner. Pourtant elle s'y résolut, craignant que l'étonnement, que la douleur que manifesterait peut-être Mme de Montlaur ne la fît faillir dans sa résolution.

— Ma tante, j'irai chez vous tout à l'heure, dit-elle à la princesse de Montlaur, qui la regardait avec une sorte d'inquiétude.

Jeanne la reconduisit jusqu'à la porte d'un premier salon.

— Qu'avez-vous donc, mon enfant ? — lui dit tout bas sa tante, vous semblez agitée ! En vérité, vous m'effrayez presque !

— Rassurez-vous, ma bonne tante, ce n'est rien... Seulement, veuillez m'attendre chez vous...

— Soit... mais venez le plus tôt possible, car je ne sais pourquoi je suis inquiète malgré moi, — dit la princesse en s'en allant.

Mme de Bracciano alla retrouver son mari.

Lorsque Jeanne se trouva seule avec lui, cette pensée, rapide comme la foudre, traversa son esprit :

*Si M. de Bracciano refusait le divorce !*

— Et Herman était là, sur le point de mourir, et elle venait de lui donner un radieux espoir...

Il n'y avait pas à hésiter ; il lui fallait à tout prix obtenir ce qu'elle désirait.

La malheureuse femme sentit un moment son cœur se glacer à l'aspect de son mari. Calme, impassible, il l'observait attentivement par-dessus ses bésicles d'or, qu'il avait abaissées sur son nez droit et aigu comme le museau d'une belette.

— Je suis à vos ordres, Madame, seulement je vous demanderai la permission de m'asseoir... je suis long temps resté debout aux Tuileries, et je me trouve très-fatigué... Ah ! j'oubliais de vous dire que l'Empereur s'est plaint, d'ailleurs le plus gracieusement du monde, de ce qu'il ne vous avait pas vue depuis quelque temps... J'ai pris sur moi, et j'espère que vous m'approuverez... j'ai pris sur moi de lui promettre qu'à l'avenir vos absences de la cour seraient moins longues... je vous engage très-instamment à tenir cette promesse... Le plus grand emploi de la maison de l'Impératrice n'est pas encore donné, et j'ai tout lieu de croire que vous l'obtiendriez facilement, en montrant un peu plus d'assiduité au château...

Mme de Bracciano fut atterrée. Le début de cet entretien était si éloigné du sujet qu'elle voulait amener que, réfléchissant aux moyens d'y arriver, elle répondit presque machinalement : Oui, Monsieur.

— Je n'attendais pas moins de vous, Madame, dit M. de Bracciano, d'un air très-satisfait, et se rapprochant de sa femme, il lui dit confidemment :

— Vous ne sauriez croire l'immense intérêt que j'attache à la réussite de ce projet ; puisque vous êtes si bien disposée à cet égard, je puis tout vous dire... Eh bien ! d'après les questions et les gracieux reproches de l'Empereur sur votre absence, je ne doute pas qu'il ne songe à vous pour la surintendance de la maison de l'Impératrice... fonctions des plus importantes, que votre cousine Mme la princesse de Guéménée remplissait, je crois, avant la révolution auprès de la reine de France...

Jeanne voyait avec terreur la conversation prendre cette tournure confidentielle, elle sentait qu'il lui faudrait presque arriver sans transition à

la dangereuse question qu'elle voulait soulever ; pourtant elle espéra trouver un prétexte, si non de rupture, du moins de discussion, dans le sujet même, dont son mari l'entretenait alors.

Elle reprit donc :—je ne sais Monsieur, quel intérêt vous avez à ce que j'accepte ces fonctions auprès de l'Impératrice, dans le cas où l'Empereur me les offrirait ; il me semble que votre position est faite pour satisfaire à l'ambition la plus démesurée.

— Ecoutez-moi...ma chère enfant, dit M. de Bracciano avec un accent de tendresse presque paternelle qui épouvanta Jeanne.—Je puis, je dois tout dire à la compagne de ma vie.—Jeanne fit un mouvement d'effroi.—M. de Bracciano ajouta en souriant—non pas peut-être à la compagne de ma vie actuelle, mais à celle qui sera la compagne de ma vie dans quelques années. Quant au présent je me rends justice..Vous êtes belle, jeune, charmante.. Mes préoccupations politiques, mes fonctions, mes travaux, me rendent souvent sombre et morose ; je ne voudrais pour rien au monde venir attrister vos riantes années ; aveuglément confiante dans la loyauté de votre caractère, je vous laisse aussi libre que si vous étiez veuve...Vous avez vingt ans...c'est l'âge des galanteries, des doux propos, des coquetteries innocentes qui occupent l'esprit sans atteindre le cœur. Vous savez si j'ai jamais gêné, contrarié le moindre de vos désirs. Eh ! mon Dieu ! pourquoi l'aurai-je fait ? Pouvais-je vous donner ce que je vous aurais défendu d'accepter des autres petits soins, assiduités gracieuses ? Non, sans doute, je vous le répète, je sais que mon heure à moi n'est pas venue... Mais dans douze ou quinze ans... lorsque vous aurez reconnu le vide...le néant de ces amusements d'aujourd'hui, lorsque vous chercherez le bonheur domestique, ah...mon temps alors approchera. Croyez-moi. Jeanne, dès que, revenue de vos illusions de jeunesse, vous serez sur le seuil de l'âge mûr, c'est avec plaisir que vous serrerez la main qu'un sincère et vieil ami vous offrira pour vous aider à traverser une longue et paisible vieillesse.

Malgré l'expression de sécheresse et d'ironie habituelle à sa physionomie, M. de Bracciano semblait ému en prononçant ces paroles.

Jeanne, au comble de l'étonnement et de la douleur, car l'occasion qu'elle avait cru rencontrer lui échappait, Jeanne ne put s'empêcher de lui dire...Mais, Monsieur...ce langage.

— Vous surprend, n'est-ce pas ?...Eh ! mon Dieu !...vous êtes si entourée, je suis moi-même si occupé, que je n'ai guères le temps de vous parler...et puis, je craindrais de me faire haïr, en vous importunant davantage..Je tiens tant à

votre affection..Je bâtis tant de châteaux en Espagne, toujours pour nos vieux jours ! car c'est à cette époque que je vous attends, et que je veux vous séduire à tout prix.—dit M. de Bracciano, en souriant.—Puis, prenant la stupeur de sa femme pour un acquiescement tacite, il reprit.—Ce qui, d'ailleurs, m'enhardit aujourd'hui, c'est que j'ai à vous parler de ces fonctions de surintendante...Entre nous je considère votre acceptation comme très-grave...moins pour le présent peut-être que pour l'avenir...Et, je vous le répète, ma chère amie, c'est surtout vers l'avenir que se tournent mes regards, puisque je dois partager cet avenir avec vous...ce que je vais vous dire,—ajouta M. de Bracciano, en baissant la voix, est du dernier secret.—A cette heure, l'Empereur domine le monde. Sa puissance est à son apogée. Il épouse la fille d'un grand monarque...mais les plus brillantes fortunes ont leur revers...Qui sait si son étoile ne pâlera pas...qui sait si le tout-puissant vainqueur d'aujourd'hui ne sera pas un jour trahi par le sort des armes auxquelles il demande trop peut-être ?... Dans ce cas...(il faut tout prévoir) l'influence que votre esprit, que votre charme, vous auront nécessairement acquise sur l'Impératrice, auprès de laquelle vous seriez placée, nous deviendront d'un puissant secours..S'il y a par malheur une réaction des souverains légitimes contre les souverains populaires, il se pourrait, comme le disait l'autre jour votre tante, que l'empereur d'Autriche fût obligé de faire cause commune avec eux !...Ce serait la cause de l'Europe contre la France...Alors l'Impératrice serait peut-être appelée, sinon à devenir l'arbitre de ces grands démêlés...du moins à y prendre une large et glorieuse part... ; placée entre un père et un époux, sa position, habilement ménagée, pourrait lui donner une double et puissante influence...surtout si elle agissait d'après les conseils sages, habiles, éclairés, d'une amie justement aimée et écoutée. Dans ce cas, quelle que soit l'issue de la lutte qui s'engagerait entre l'Empereur et l'Europe, l'amie, la confidente, pour ne pas dire la secrète directrice de la fille des Césars, serait assurée du sort le plus brillant, soit que l'Empereur conservât son trône, soit que les Bourbons revinssent en prendre possession ; car, dans les avis que l'amie dont je parle donnerait à l'Impératrice les intérêts des princes légitimes seraient plus ou moins vivement plaidés, selon les circonstances...Je n'ai pas besoin de vous dire que cette amie appartiendrait, par sa naissance, aux plus anciennes maisons de France...Eh bien ! Jeanne, ajouta le duc d'un ton de voix insinuant et en contenant à peine les transports d'ambition qui s'élevaient en lui à cette pensée...sh bien ! ma chère Jeanne. Vous devinez facilement que c'est cet admirable rôle d'amie éclairée que je



désirerais vous voir jouer auprès de l'Impératrice.

— A moi, Monsieur ? s'écria Jeanne.

— A vous, ma chère amie, n'en soyez pas étonnée, vous le remplirez à merveille, grâce à votre séduction naturelle et aux habiles conseils d'un homme rompu à la politique de l'Europe, et assez revenu des exagérations du devoir pour savoir se plier aux circonstances; afin de les maîtriser à son profit.

La stupeur de Jeanne était si profonde, qu'elle ne pouvait répondre un mot. Son mari, la croyant très attentive, continua :—Si, au contraire, les fâcheux événements dont je vous parle n'arrivaient pas, si l'empire se consolidait, pour être plus restreinte, votre influence n'en serait pas moins grande, moins utile, l'Empereur, ne sera jamais dominé par un minist.e...mais il peut l'être par sa femme sans s'en apercevoir...Vous ne sauriez croire combien il était bon pour l'Impératrice Joséphine, et puis, voyez-vous, avec l'âge, l'ambition s'éteint, on recherche davantage les jouissances de la famille; si l'Impératrice donnait un fils à l'Empereur, et qu'elle fût habilement dirigée par une amie dévouée, peu à peu elle finirait par prendre un très-grand ascendant sur Napoléon. Or, avec de la séduction, vous en avez, avec de l'habileté, on m'en reconnaît, vous sentez que nous pourrions, vous et moi, diriger et utiliser cet ascendant à notre gré...et peut-être au profit de notre position...

— Craignant d'avoir été trop crûment ambitieux et d'avoir effarouché la délicatesse de sa femme, M. de Bracciano ajouta....—Vous pourriez ainsi, par exemple, rendre de grands services au parti royaliste...obtenir bien des grâces, non pour vous, qui êtes la personne du monde la plus désintéressée, mais pour les vôtres. Vous comprenez, ma chère enfant, que tout ceci est fort grave...Je n'en ai jamais dit un mot à personne; je vous en parle, parce que je compte sur vous pour m'aider à obtenir cette place qui, par suite, comme je crois vous l'avoir démontré, assure notre avenir, en tout état de cause, d'une manière inébranlable.

A mesure que Mme de Bracciano avait écouté son mari, ses idées, bord confuses, s'étaient peu à peu éclaircies; elle avait clairement distingué, à travers les semblants dont il avait coloré son discours, que le duc ne songeait qu'à se faire de sa femme un instrument qui, dans toutes les chances données, pût servir à son ambition et à ses ténébreux desseins.

[A CONTINUER.]

## AUX RETARDATAIRES.

Nous sommes fâché d'avoir encore à rappeler à plusieurs de ceux qui se sont inscrits comme Abonnés au COIN DU FEU, qu'ils n'ont pas encore rempli la condition du Paiement d'avance. S'il faut que nous employions un Collecteur et entrions cet article dans nos livres; nous prévenons ceux qui nous y obligeront qu'il auront à payer DEUX CHELINS ET DEMI de plus par année pour frais de collection et d'entrée et pour le délai.

Ceci ne s'adresse pas à ceux qui ont des balances de compte contre nous.

## CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il le paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

## AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.